

A la recherche d'une pomme

Les ennuis commencent une fois de plus avec une pomme. Le fruit du péché, toujours présent pour mettre des bâtons dans les roues à l'avancée de l'humanité. En regardant ce fruit à l'allure innocente, il n'est pas évident que le mal l'entoure. Car, en plus d'être présente au long de l'histoire de l'homme, la pomme attire une certaine créature. En effet, la Mort n'en est jamais bien loin. Dit de cette façon, votre premier réflexe serait de partir en courant loin du panier de fruits, devenu soudainement maléfique. Mais reprenez votre esprit, la Mort ne viendra pas vous chercher avant l'heure (quoique, une erreur est si vite arrivée...).



Il, car oui c'est un mâle, est dépendant aux pommes. Pour lui, cette consommation est aussi addictive que celle d'un fumeur ou d'un alcoolique. Le manque en est même possiblement dangereux. La dernière crise en date remonte à la veille de l'apparition de la peste noire. Une coïncidence ? N'en soyez pas si certains. Un détail pourtant face à l'urgence se dessinant chez la terrible Faucheuse.

Mes pommes ??! Je regarde effaré mon bol de fruits vidé de son contenu. Je cherche désespérément dans mon frigo, sur mes étagères et dans mon cercueil. Rien, aucune pomme en vue. Que vais-je bien pouvoir faire... Une journée particulièrement difficile s'annonce et sans mes pommes je ne tiendrai pas la matinée. Comment ceci a-t-il bien pu arriver ? Il me semble que j'avais pris mes précautions. Je m'assieds un moment pour réfléchir. Depuis quand les pommes sont-elles capables de s'enfuir ? Devant l'absurdité de mes propres pensées, je me prends le crâne entre les phalanges. Qu'a-t-il bien pu se passer ? Un courant d'air caresse ma colonne vertébrale à ce moment. Un des carreaux de mon mausolée est fracassé. « On m'a cambriolé ! », dis-je d'une voix de pierre tombale. Cette dernière action réveille les douleurs chroniques de mon dos et me fait relativiser. « Ce n'est pas grave », me dit ma raison, pendant que je me traîne difficilement jusqu'à mon armoire. Je prends, tout en faisant craquer l'intégralité de mes deux cent six os, ma grande robe noire fraîchement lavée, parfumée délicieusement de vanille. Il y a urgence. Je m'empare de ma faux parfaitement aiguisée, maintenant obsolète. Les Morts des autres mondes ont, elles, investi depuis fort longtemps dans des moissonneuses-batteuses, mais les conditions de travail ne sont pas les plus faciles, et le travail par intérim n'est de loin pas satisfaisant. Car les intérimaires sont plutôt maladroits : le dernier en date se trompait régulièrement de cible, chose quelque peu embêtante. Je n'explique même pas les scènes de panique engendrée lorsque j'ai dû réparer les erreurs commises. J'ai ainsi décidé de revenir sur le terrain, chose déconseillée par mon médecin. L'élément le plus dur n'a étonnamment pas été mes douleurs chroniques osseuses, mais le changement de comportement des humains envers ma sublime personne. Cela ne faisait pourtant pas si longtemps que l'on me vénait sous le nom d'Anubis ou Ondin. Et maintenant on me craint. Étrange espèce tout de même, heureusement que son heure arrive bientôt. Je reprends le fil de mes pensées et sors, poussé par la motivation de retrouver des pommes.

Aujourd'hui, la journée est des plus belles. Le chant des oiseaux résonne à travers la forêt. Les fleurs bourgeonnent, épanouies, alors que les faons fraîchement nés gambadent maladroitement dans les prés vert émeraude. Les ruisseaux, gonflés suite à la fonte des neiges, assourdissent leurs environs. C'est dans ce cadre idyllique qu'une silhouette noire déboule. Elle essaye de courir malgré son importante robe noire et son grand outil paysan. Elle doit bien mesurer deux mètres dix, taille handicapante pour éviter les branches.

Cependant, sa course effrénée et pathétique ne s'arrête pas pour autant. Enchaînant les chutes causées par son vêtement, sa faux et autres contacts directs avec les troncs d'arbres, elle continue difficilement jusqu'à l'orée de la forêt. Sa démarche est maintenant boitillante, se traînant en piteux état, direction la ville. Elle croise, sur son chemin de croix, des personnes lambda n'ayant pas une vie d'une importance suffisante pour qu'elle y prête une quelconque attention. Pourtant son arrivée a, parmi ces misérables créatures, l'effet d'une bombe, créant une jolie panique à l'entrée de la cité. Situation probablement incompréhensible pour notre ami à la faux vu l'ahurissement dessiné sur les traits fins de son visage. « Pourquoi fuyez-vous? » demande-t-il dépité. L'incompréhension mélangée à la déception couvre ses fossettes saillantes et des larmes coulent de ses orbites vides.

Les humains ne me vénèrent plus mais tout de même. Pourquoi m'éviter ainsi? Je ne suis pas si cruel. Ne comprennent-ils vraiment plus ma tâche? Je m'empare rageusement de ma faux tombée à mes pieds et pars difficilement direction l'épicerie. Mon dos me fait souffrir de la plus atroce des façons et, suite à ma véritable épopée dans le bois, mon os iliaque a honteusement décidé de me torturer. Mon actuelle vitesse de marche me permet d'apprécier les premières apparitions du printemps. Les oiseaux, perchés sur les branches bourgeonnantes, chantent joyeusement leurs malheurs vécus en hiver. Je les regarde avidement, lorsque délicatement j'incline ma faux. Une lumière aveuglante apparaît et trois oiseaux tombent raides morts, comme foudroyés. Je prends les trois carcasses et les dévore avec appréhension. Je ne suis pas carnivore, mais la faim me tenaillant est bien plus puissante que mes convictions végétariennes. Je ne peux dire si ce sont les os ou les entrailles fraîches qui me répugnent le plus, question que ne se posera pas le trottoir y recevant l'intégralité. Ecœuré, je continue mon chemin à travers une rue résidentielle. Elle est silencieuse, si l'on fait abstraction des volets et autres stores se fermant dans la panique à mon arrivée. Des maisons se ressemblant horriblement défilent devant mes orbites. Le cliquettement de mes os sur l'allée résonne à travers l'avenue, manquant bien trop de vie à mon goût. Trois rues, deux avenues et un parc plus tard, j'arrive enfin en face de mon épicerie favorite. C'est ici que l'on trouve les pommes les plus délicieuses et juteuses des environs. Conscient de l'image que je renvoie actuellement, je décide de me reprendre en main. Je commence par essuyer la robe couverte de poussières, de sang et de plumes. Je prends d'une manière assurée ma faux et inspire profondément. Je suis la Mort après tout. Un semblant de dignité sera le bienvenu. Mes os ont repris une couleur proche du blanc. C'est dans cet état que, confiant, j'entre, le torse bombé, dans l'épicerie. C'est là ma première grosse erreur. Mes pieds s'empêtrent dans ma robe et je pars la tête la première dans l'étalage le plus proche de moi. Ce bruit attire les clients qui, m'ayant aussitôt reconnu, s'enfuient ventre à terre, m'écrasant allègrement au passage. Le mouvement de panique passé, je me remets difficilement debout. Et dire que je traverse tout ça pour des pommes. Je titube jusqu'au rayon fruits et légumes. Elles sont là. Soulagé, j'en prends trois que je dépose délicatement dans un cornet. La caissière ayant disparu, je laisse de l'argent sur la caisse avec un mot d'excuse.

La Mort sort du magasin en sifflotant, désormais ravie. Le grand sourire morbide qui couvre son visage se transforme en expression terrifiée. Elle est gentiment accueillie par les forces de l'ordre qui ont été alertées de la panique créée en ville. La Mort ahurie devant le joli comité présent part ventre à terre, suivie d'une troupe d'abrutis armés jusqu'aux dents. Dans sa fuite, elle laisse malencontreusement tomber ses pommes, qui s'écrasent par terre. Elles seront les dernières victimes de la terrible Faucheuse, qui ne donnera plus aucun signe de vie sur terre. Après sa folle poursuite, elle se rendra en effet compte que la maison de retraite est une bien belle option, surtout dans sa petite maison avec un joli jardin, fraîchement achetée.

Aurélien Quenet (1M03)